

**JULIE SANSY**

ROMAN  
POLICIER

**UN  
COEUR  
À DOUBLE  
TOUR**

*Sans Y Penser*



Julie Sansy

Un cœur à double tour

© Julie Sansy, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2109-9

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Édition : Sans Y Penser

## PREMIERE PARTIE

Elle allait réussir, elle en était sûre. Depuis le temps qu'elle s'entraînait, elle ne pouvait pas rater sa cible ! Cette année serait celle de l'accomplissement. Il fallait juste se concentrer, faire une estimation précise de la trajectoire. Odile prit une profonde inspiration, retint son souffle, il y eut un claquement sonore.

La porte s'ouvrait.

— Javert ! On ne vous a jamais dit de frapper avant d'entrer ? À cause de vous, je viens *encore* de rater la corbeille. Mais comment faites-vous ?

— La pratique ma chère, La pratique ! J'en ferai la démonstration, aussi vrai que Javert et moi font un !

Javert alla ramasser le rapport Szimanski, trois feuilles roulées en boule, s'éloigna loin du bureau de sa patronne, la capitaine Odile Peretti. Sans effort apparent il lança la boulette qui tournoya, rebondit sur le rebord de la corbeille à papier et finit par tomber, du bon côté.

— Hop ! Et voilà ! Affaire classée !

— Vous avez eu de la chance, Javert ! C'est *presque* tombé à côté...

— Tutut ! Mon art est subtil. Il faut lancer avec force, Odile, car le papier est léger ! Mais il est aussi nécessaire - je dirais même impérieusement nécessaire - de donner un effet de *spin*. Cela améliore grandement la trajectoire, qui sans cela est erratique. Et ici en l'espèce, la rotation du spin l'a emmenée du bon côté...

— Merveilleux !

La capitaine de gendarmerie Odile Peretti était toujours impressionnée par les aptitudes de son adjoint, l'adjudant Javert Demaison. Il venait de montrer, encore une fois, que la motivation est une clé du développement des capacités individuelles, le moteur de la science et de l'évolution !

— Mais vous n'êtes pas venu pour m'aider à classer mes dossiers, dîtes-moi ?

J'ai pourtant pris plein de bonnes résolutions pour le Nouvel An !

— En effet, capitaine. Le commandant Moustache veut vous voir. Il a une affaire pour vous.

Le commandant ? Une affaire ? En novembre ? C'était bien la première fois qu'il y avait quelque chose à faire en novembre, à la Brigade de Recherche en montagne. Novembre était un mois creux. Ni l'été, ni l'hiver. Odile regarda la pluie tomber par la fenêtre. Impatiente, elle se dirigea vers le bureau de Perbost que tout le monde appelait Commandant Moustache, curieuse de savoir ce qui pouvait bien arriver, un jour de pluie.

Pendant que la capitaine Peretti baguenaudait avec l'adjudant sur un rebord de corbeille à papier, Esther et Jordi, un couple en rupture, frôlaient le gouffre. C'était leur dernière chance et on ne leur aurait pas donné plus d'une semaine pour sauver les meubles ou tout perdre, comme au casino. Mais alors que la rupture était là devant leurs yeux, aussi évidente qu'une baleine échouée, Jordi avait proposé, sous le coup d'une intuition désespérée, un dernier sauvetage.

— Et si l'on partait en vacances, tous les deux ?

Bizarrement Esther avait stoppé net sa furia, puis, après quelques secondes de silence, malgré l'incongruité d'une telle demande tombée au milieu du vide, avait dit oui.

La Toussaint, cette Fête des Morts, n'était pas idéale. Par idéal, Esther et Jordi entendaient normalement le Sud, le farniente, l'Italie, bref le soleil, quand la saison tardive ne pouvait leur offrir que des week-ends trop courts, raclés à l'os par les insatiables besoins de l'été.

En ces mois de tempête sur les cartes météo, de septembre à avril marqués au rouge sur l'Atlantique et la Méditerranée, ils n'avaient pas eu le choix. Les montagnes semblaient épargnées par les intempéries. Tiepel, charmant village repéré sur internet, leur tendait les bras au milieu d'un anticyclone bleu.

Venise attendrait.

« Idéalement situé au creux des montagnes, l'*Hôtel du Départ* bénéficie d'un

microclimat... »

— Quel bon augure ! Pensa Jordi devant son ordinateur.

Ce séjour serait une invitation à tirer un trait *pour de nouvelles bases*, une meilleure relation, *un point de départ* !

Et dès le lendemain ils roulaient, courte victoire célébrée d'un sourire, en claquant le coffre. Malgré les annonces du bulletin, il pleuvait. Les pensées de Jordi battaient la campagne, gris-bitume ; la route montait semblait-il jusqu'au Nanga-Parbat, où Esther tel un papillon dans les neiges éternelles distillait une parole rare. Une situation explosive. Les mots ne manquent pas aux illusions, ni les pavés.

Pourtant, une fois arrivés, rien n'avait explosé.

Esther s'imagina en Winx jetant un sortilège ; elle regarda Maître Jordi Wizard du Firewall. Peu importaient les images, lorsque leurs regards s'étaient croisés, au-dessus d'un coffre refermé, quelque chose les avait protégés. Elle partit la première, levant haut les pieds au-dessus des flaques. Jordi, lui, pataugeait, les valises dans les bras, dans un bruit de ventouses.

— « Hôtel du Départ... » Vraiment curieux, comme nom ! Il me ferait, bientôt, croire à l'occulte, Esther, comme toi ! Et décrochant ses semelles Jordi regardait, au-dessus de la porte avant d'entrer, le panneau du *Départ*, avec au cœur un minuscule pincement.

Ce qu'il vit le rassura.

Le hall d'accueil était un kaléidoscope, un bric-à-brac savamment orchestré, et pour tout dire, accueillant. Intérieurs bois, tentures, tableaux bucoliques, fleurs séchées des montagnes, batteries de cuivres s'étageant de cassolettes en chaudrons, rien ne manquait à l'idée d'une demi-pension gastronomique, d'un hôtel d'altitude prêt à satisfaire toutes les envies, bien prévisibles, du client.

« Vue imprenable » disait la plaquette.

La véranda donnait sur une terrasse formant un belvédère qui courait tout au long de l'hôtel. Des tables, des chaises, permettaient de s'asseoir et de prendre

un verre. Par beau temps la vue en effet devait être imprenable, sur un large horizon, au-delà des nuages.

La gérante arriva, blonde un peu forte d'une cinquantaine d'années un brin lassée, au rimmel appuyé, peu bavarde.

Les informations furent succinctes. Mieux valait garder profil bas, vu le temps, au dehors. Elle monta, montra la chambre. Après un regard circulaire, Esther papillonna des yeux et Jordi fit une moue - un cul de poule aurait dit Esther - levant un sourcil. La blonde esquaissa un sourire qui voulait dire "— Oui, c'est l'effet que ça fait, toujours ! Pas la peine de m'taper la réclame..." La chambre était immense. Un salon et un grand balcon donnaient sur la vallée. C'était cosy, arrangé avec goût.

— Par beau temps, vous avez une vue exceptionnelle sur tout le village, les montagnes !

« Par beau temps... » Pensa Jordi en écho.

Esther cependant recommençait à sourire, elle se disait "Oui... oui-oui-oui ! C'est tout à fait ça !" et regardant les lambris, elle passait avec ravissement le revers d'une main sur un Patchwork artisanal - une merveille d'équilibre - étonnée par la richesse des coloris, la qualité des tissus. La salle de bain lui fit hocher la tête en signe d'approbation. La baignoire était spacieuse, à l'ancienne. Les luminaires étaient sobres et bien disposés. Les gravures hésitaient entre vie rurale et appel de l'aventure, sous la forme de montagnes enneigée, de pics acérés.

— On trouve toujours un horizon quelque part ! Pensa Jordi.

Cette pensée lui fit monter aux lèvres une ironie légère dont il eut conscience, ce qui le troubla.

Si pour l'instant ils n'avaient pas la vue, la chambre était parfaite, à part une légère odeur de cigarette. Esther s'était contentée d'ouvrir la fenêtre puis avait sorti le cendrier avant de retrouver son sourire en commentant une photographie, accrochée au mur.

Jordi constatait, surpris, à quel point cet aspect de l'intérieur, pour Esther, était important.



— S’il avait fait beau, elle m’aurait fait la gueule.

Il en était sûr, cet horizon bouché par la brume qui les forçait à ne rien considérer que l’appartement avait provoqué ce changement d’humeur, si étrange - et peut-être passager - d’Esther.

Ils installèrent sommairement leurs affaires. Il était trop tôt pour envisager un face-à-face. Ils décidèrent d’aller découvrir le village.

Au bout de la rue, Esther s’aperçut qu’elle n’avait pas pris son appareil photo, laissé là-haut. Elle ressentait ce besoin si particulier de fixer sur pellicule, pour les comprendre, les choses extérieures, anodines en apparence, et qui après-coup prenaient sens. Il lui fallait absolument enregistrer ces ambiances consonantes de gris et de blanc.

Esther travaillait pour une agence publicitaire.

Les projets s’enchaînaient. C’était sa vie, qu’elle aimait pour ce qu’elle lui apportait de concret. Les relations, les gens, l’animation qui en résultait. Elle n’aimait pas tout. C’était étrange, parfois. Elle avait détesté travailler sur le packaging d’une marque de céréales, et un projet pour des petits pots était passé comme une lettre à la poste. Elle regarda Jordi. Il était comme ça lui aussi. Corn-flakes, ou petits pots.

“Retournons à l’hôtel”.

L’appareil photo était dans le sac de voyage. Elle le prit, descendit l’escalier. En passant à l’accueil quelque chose la perturba. Elle mit quelques secondes à en identifier l’origine.

— Jordi, ce nain sur le comptoir, il n’y était pas tout à l’heure !

Un nain en terre cuite trônait dans un angle, bonnet sur la tête et cognée sur l’épaule, main sur les hanches dans une attitude de défi. Il regardait les clients à la descente des escaliers.

— Ça ne me dit rien, Esther.

— Je suis sûre qu’il n’était pas là tout à l’heure.

— Possible. Est-ce important ?

— Non, tu as raison. Probablement pas.

Ils sortirent. Mais avant de laisser la porte se refermer, Esther regarda une dernière fois le nain. Presque de dos, on ne lui voyait qu'un seul œil, à demi dissimulé derrière la cognée, au-dessus d'une joue écaillée. Cet œil la regardait.

— Je n'ai décidément plus mes esprits ! “Ce n'est qu'un bloc d'argile.”

De nouveau elle regarda au dehors, réfléchissant à la meilleure façon de capter les ambiances irréelles de gris-bleu. Esther lâcha la porte, la laissant se refermer.

Après leur promenade, qui dura un peu plus d'une heure, ils revinrent à l'hôtel et Esther, en ouvrant la porte, se souvint de son minuscule pressentiment. Sur le coup elle ne l'avait rattaché à rien de précis et ce pressentiment avait flotté un temps, comme le font dit-on les esprits, avant de disparaître. Comment dire ? Cette impression n'avait rien de l'épaisseur d'un fait, et les fins collants des acrobates dans les cirques, les tutus en haut des trapèzes, par leur fragile matérialité même, savaient bien mieux évoquer - ou masquer - les drames de la mort.

Alors, elle n'avait rien dit. Fermant les écoutilles, elle avait mis les mains sur ses yeux, les oreilles puis la bouche, comme les Trois Petits Singes, et maintenant tout le village ne parlait plus que de *ça*.

— Morte ! D'un coup de hache ! La nouvelle rebondissait comme un cheval aveugle.

— Un meurtre !

Esther et Jordi avaient trouvé Madame Tessier la gérante de l'hôtel, étalée par terre les os de la nuque sectionnés, net.

Ils venaient d'achever le tour du village, occasion pour Esther d'illustrer un jour, d'après Jordi, les murs d'un nouvel hôtel, lorsqu'elle aurait gagné la gloire. Jordi s'était mordu la lèvre ; cette remarque, moqueuse, aurait pu déclencher de lourdes hostilités et il avait attendu. Esther continuait ses repérages comme si de rien n'était.

Ils étaient descendus vers la place. En face de la mairie se trouvait une droguerie, et, à côté de l'épicerie, un bar. Les habitants, rebutés par l'humidité,